

causes de contagion auront beau être fréquentes et les mêmes pour tous. Une maladie quelconque, endémique ou épidémique, frappera seulement les victimes désignées à l'avance par leur immunité nulle ou affaiblie. Seulement, si c'est une maladie ancienne dans la contrée, y ayant acquis droit de cité depuis plusieurs générations, comme c'est le cas pour la plupart des maladies virulentes dans les pays civilisés du globe, partout où l'agglomération et les communications faciles favorisent la dissémination des virus, la maladie restera à l'état bénin. Chacun sera plus ou moins vacciné contre elle, soit par lui-même, soit par ses ascendants. Les cas graves seront rares, les cas mortels encore plus; on assistera à une véritable acclimatation de la maladie, acclimatation reconnue de tous les médecins, mais dont les faits récents sur la vaccination ont seuls pu nous faire entrevoir le mécanisme.

Nous arrivons à résoudre la difficulté posée à la page 146 de l'avant-dernier chapitre. Nous y avons été frappés des différences dans la marche de la contagion à la campagne et à la ville. Dans les villes, en effet, partout où la vie est active et se complique du frottement incessant des individus, l'état général de la santé pourra être médiocre. Toutes ces vaccinations superposées, conscientes ou inconscientes, résultant les unes de maladies bénignes ou graves, les autres de legs plus ou moins véreux, feront de l'être humain quelque chose d'en somme assez différent de l'homme des premiers jours du globe. Mais, il n'y a pas à en douter, cet organisme, débilité dans ses assises générales, n'en aura pas moins acquis une certaine force de résistance vis-à-vis des dangers qui le menacent

chaque jour. Il se sera accommodé aux conditions du milieu dans lequel il doit vivre. C'est encore un phénomène d'adaptation comme nous en avons déjà rencontré quelques-uns dans le courant de ce livre, et le même mécanisme est partout en jeu.

En revanche, à la campagne, ou encore chez un peuple à demi civilisé ou sauvage, la santé générale sera plus grande, la force corporelle supérieure, l'organisme plus puissant et mieux constitué. Les maladies contagieuses seront plus rares, mais les vaccinations aussi. En somme, les avantages surpassent les inconvénients, si on ne change rien aux conditions d'existence ou à la rareté des causes de contagion. Mais amenez dans une grande ville un de ces robustes paysans, enlevez-le ainsi à son milieu et à ses habitudes, imposez-lui, comme c'est souvent le cas pour les émigrants, de rudes travaux dès le début, et vous verrez combien il est faible vis-à-vis des causes de contagion. Là où un camarade de travail, déjà acclimaté, passe intact, il prend une scarlatine, une fièvre typhoïde. Il rentre pour la soigner dans son village, sain et prospère jusque-là; sa fièvre s'y plante, et au lieu de rester sporadique, comme dans une ville, elle ne disparaît pas avant d'avoir visité presque toutes les maisons et fait dans chacune une ou plusieurs victimes.

Telle, sur une plus vaste échelle, est l'histoire citée plus haut de l'importation de la rougeole aux îles Fidji. La rougeole était une maladie inconnue dans ces îles jusqu'au moment où leur cession à l'Angleterre les mit en contact avec des Européens. Une visite de leur roi à Sydney, un navire venant d'Australie leur en apportent le germe; une réunion de chefs des diverses parties

des îles, tenue après le retour du roi, en assure la diffusion, et en quatre mois 40,000 habitants sur 150,000 meurent de la rougeole. Il y eut panique, il est vrai; les malades restèrent sans soins et abandonnés à eux-mêmes; beaucoup essayèrent de se débarrasser de leur fièvre en se plongeant dans l'eau des torrents; mais après avoir fait la part de l'aggravation de mortalité produite par ces causes, il restera une grande marge entre cette épidémie terrible et notre bénigne rougeole. La raison de ce fait est évidente, la maladie est vieille sur notre sol; elle y a enlevé, depuis une série de générations, les individualités les plus sensibles à son influence, a vacciné les autres, et de cette sélection est résultée une race plus résistante.

Avec cette conception, dira-t-on, l'immunité devrait finir par être très grande, presque absolue, et la maladie devrait disparaître après avoir stérilisé son terrain d'action. L'objection est valable, mais facile à résoudre. Rappelons d'abord ceci. Nous n'avons pas de mesure absolue de notre degré d'immunité. Si on la compare à celle des habitants des îles Fidji, en 1875, elle est énorme. Réduisons-la, et admettons pour elle un taux moyen, également éloigné de zéro et du maximum. Eh bien, le maintien de ce taux moyen est dans la nature des choses et n'a rien qui puisse étonner. Cela est aisé à voir. A côté des causes qui renforcent l'immunité, il en est qui la diminuent ou même l'éteignent: le temps d'abord, qui pourrait suffire à lui seul, puis les changements de milieu, d'autres maladies physiques ou morales, tout ce qui retentit un peu profondément sur l'être vivant, même, nous l'avons vu, la simple puberté.

Cette combinaison d'effets inverses nous ramène à une moyenne. Voilà pour les causes personnelles. Ajoutez à cela les causes sociales, le mélange dans une même société d'individus dont l'immunité se renforce, et d'autre où elle s'affaiblit par la misère ou les excès, et nous retrouvons encore la moyenne dans l'ensemble.

La notion générale développée dans ce livre nous permet donc de saisir sur le vif le mélange complexe d'influences qui entrent en jeu dans l'organisation de la résistance de l'individu et du corps social à la maladie et à la mort. Mais ce n'est pas tout, et elle a encore une conséquence utile à signaler en terminant.

Si notre façon de nous représenter les choses est exacte, à côté de cette hérédité d'immunité, dont nous venons de voir le mécanisme, doit exister une hérédité morbide. La première correspond aux microbes qui stérilisent leur milieu de culture et par là aux maladies virulentes; la seconde aux microbes qui le préparent pour ainsi dire pour une récurrence. Il en est de tels, nous l'avons vu. Il en est aussi qui, une fois implantés, ne le quittent plus, le débilitent chaque jour davantage, et finissent par en triompher quelquefois au bout d'un temps très long. Tel est celui de la fièvre typhoïde, tel celui de la tuberculose. Par quels phénomènes va se traduire, pour l'individu et la société, cette débilitation progressive de l'organisme? C'est là un sujet curieux et délicat, dont nous avons maintenant à tenter l'étude.